

de France dans la compagnie du comte de Ligny, lorsqu'il arriva en même temps que le roi en la ville de Lyon. Un gentilhomme franc-comtois, le sire de Vaudrey, avait obtenu de donner un tournoi dans les prairies de la Guilloitière. Plein du noble désir d'y prendre part, Bayard mis son nom à côté des plus illustres de la province. Mais trop pauvre pour se procurer armes et cheval de guerre, il ne savait à qui s'adresser, n'étant pas très hardi. Dans cette perplexité il confia sa peine à son jeune ami Bellabre. « Mon compagnon, lui répondit-il, vous souciez-vous de cela ? N'avez-vous pas votre oncle, ce gros abbé d'Ainay ? Je fais vœu à Dieu que nous irons à lui, et s'il ne veut fournir deniers, nous prendrons crosse et mitre. » A cette plaisanterie, Bayard se prit à rire, mais n'osant lui-même aller chez son oncle, il pria son ami de se charger de sa requête. « Ne vous chaille (inquiète), répond Bellabre, nous irons vous et moi demain matin parler à lui, et j'espère que nous ferons bien notre cas. »

Dès le jour suivant, nos deux amis arrivèrent à l'abbaye de bon matin et trouvèrent dans le pré qui longeait le couvent, le seigneur abbé qui lisait ses heures. Il fit d'abord bon accueil à ce neveu, qui était appelé à être l'héritier de sa maison. Mais instruit bientôt de l'engagement qu'il avait pris de combattre au tournoi, il lui manifesta son mécontentement de le voir si jeune assez hardi pour aller lutter avec les premiers chevaliers de la province. « Il n'y a que trois jours que vous étiez paige et avez à peine vingt ans ! » Puis ayant entendu sa requête : « Allez chercher ailleurs qui vous prêtera argent ; les biens donnés par les fondateurs de cette abbaye ont esté pour y servir Dieu et non pour être despensés en jouxtes et en tournois. »

Mais le bon abbé, qui aimait beaucoup son neveu, se